Document généré le 26 avr. 2024 09:22

Séquences
La revue de cinéma

Memento
De quelques tatouages et d'un peu d'histoire
Memento, États-Unis 2000, 116 minutes

Philippe Théophanidis

Numéro 214, juillet–août 2001

URI : https://id.erudit.org/iderudit/59189ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Théophanidis, P. (2001). Compte rendu de [Memento : de quelques tatouages et d'un peu d'histoire / *Memento*, États-Unis 2000, 116 minutes]. *Séquences*, (214), 48–48.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2000

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

MEMENTO
De quelques tatouages et d'un peu d'histoire

L'incapacité à reculer dans le temps

Le commentaire n'est pas novateur, mais appelle à être reformulé sans cesse : ce siècle en sera un d'apparence, de figure, de forme, d'attitude. Inutile de signifier, ou alors si peu, inutile de parler (**Ne dis rien**), se laisser plutôt émouvoir, toucher par les choses et les gens. Je suis unique et autonome, à moi de déchiffrer comme il me plaît ces stimuli qui m'entourent. Nul besoin de références transcendantales pompeuses, vieillottes et institutionnalisées. De toute façon, tout le monde est au courant : les « grandes valeurs » se sont effondrées avec la bénédiction d'un postmodernisme guilleret. Le temps est à la célébration, mes bottes valent mieux que Shakespeare et **Shakespeare in Love** est, somme toute, plus plaisant que le monologue glacial d'un Hamlet tourmenté. Quoi qu'il en soit, il est mal vu de critiquer la notion de « culture » : on passe *illico* pour un bourgeois après la lettre, pour un intellectuel pédant, pour un élitiste, pour un *vieux croûton* traditionaliste qui n'a pas rencontré son Œdipe et s'agrippe nerveusement aux temps révolus. Le temps est aux interférences, à l'improvisation de signes, d'amour et d'art. À quoi bon l'Histoire, ça sent le moisi, c'est bon pour les vieux. Le XXIe siècle ne supplante-t-il pas tous les siècles précédents, selon le principe d'addition ? Autocongratulons-nous : nous avons le présent, eux ne l'avaient pas.

Ainsi en va-t-il de **Memento**, le dernier film de Christopher Nolan : produit symptomatique et métaphore révélatrice des systèmes de « pensée » en place depuis déjà quelques décennies, en Occident du moins. Leonard Shelby était agent d'assurances. Il avait une femme. Il y a eu un accident. Perte de la mémoire à court terme. Que faisait-il à l'instant ? Il ne s'en rappelle plus. Regarder les photos polaroïd. Lui, c'est Teddy. Il faut le tuer. Voyons. Elle, c'est Nathalie. Elle peut m'aider. Où est-il ? Dans une chambre d'hôtel. Qu'est-ce qu'il y fait ? Regarder les notes, les tatouages. Il faut retrouver et tuer le type qui a violé sa femme. Voilà. Sa femme. La mémoire à long terme y est toujours. D'ailleurs, elle sert de référence : sans l'amour de cette femme, que deviendrait-il ? Et le film de s'élaborer ainsi, à rebours, segment par segment.

Produit symptomatique parce qu'il s'agit, une fois de plus, d'un exercice de style. À nouveau, on se félicite de réinventer la roue en en changeant la forme. La critique s'en frotte les mains (innovateur, nouveau talent, nouvelle génération de réalisateurs, nouvelle vision); le public s'en régale (il a l'excuse parfaite pour consommer, encore, le même film). Le *thriller* de Christopher Nolan, il est vrai, est efficace. La « complexité » de la chose fera le bonheur des amateurs des **Usual Suspects**, **The Spanish Prisoner**, **The Sixth Sense**, etc. On y retrouve des images *cool* (les jolis tatouages, par exemple) et des « propos intelligents ». Un peu comme **The Matrix** a su habilement « initier » son public au questionnement touchant à l'essence de la réalité, **Memento**, en effet, prend soin d'initier le sien au rôle de la mémoire et de l'expérience dans la détermination individuelle.

Métaphore révélatrice. Prenons comme sujet l'individu contemporain occidental typique. Voilà un homme qui a perdu sa mémoire à court terme. Il doit se réinventer une raison de vivre tous les jours. Pour s'aider, il garde une trace : il lit les journaux, il regarde le téléjournal. Son quotidien est jonché d'images et de petites notes. Comme Leonard, il est *incapable de recul*. Quelle est sa raison de vivre ? Lui-même : ses goûts, ses jugements de valeur, ses désirs, son plaisir, ses ambitions de carrière, son envie d'être aimé. Est-il le produit du *babyboom* ? Participe-t-il à une « société des loisirs » ? Il ne s'en soucie guère. Il doit vivre, il doit survivre, c'est-à-dire satisfaire ses besoins, c'est-à-dire, depuis peu, satisfaire ses désirs.

Leonard, pourrait-on croire, a ceci de plus qu'il est motivé par les souvenirs de sa femme, de l'amour qui les unissait, du désir de vengeance. Mémoire à long terme. Référence absolue. C'est ce qui le tient en vie (on note au passage le projet de se faire soi-même justice). Du moins le croit-on. Jusqu'à la toute fin, la FIN, où l'on découvre que notre agent d'assurances, tout comme notre individu-typique, n'accorde, en fait, *aucune espèce d'importance* à ce qui vient avant lui. Aussi a-t-il transformé son incapacité au recul en glorification du quotidien. Histoire de tenir le coup, de rester debout. L'histoire, c'est *son* histoire.

Philippe Théophanidis

États-Unis 2000, 116 minutes — **Réal.** : Christopher Nolan — **Scén.** : Christopher Nolan — **Photo** : Wally Pfister — **Mont.** : Dody Dorn — **Mus.** : David Julyan — **Déc.** : Patti Podesta, Danielle Berman — **Cost.** : Cindy Evans — **Int.** : Guy Pearce (Leonard Shelby), Carrie-Anne Moss (Natalie), Joe Pantoliano (Teddy), Mark Boone Jr. (Burt), Stephen Tobolowsky (Sammy Jankis), Jorja Fox (la femme de Leonard) — **Prod.** : Suzanne Todd, Jennifer Todd — **Dist.** : Alliance Atlantis Vivafilm.